

plupart furent consternés de le voir adopter une stratégie d'affrontement. Comme les tensions nées de la guerre froide risquaient d'empêcher les grandes puissances d'en arriver à un niveau de coopération suffisant pour assurer la survie de l'ONU, la discrétion leur semblait être la meilleure forme de courage comme l'a fait remarquer un dirigeant canadien :

Nous sommes d'avis qu'il vaut mieux nous satisfaire de l'Organisation que nous pouvons avoir, et donc qu'il faut éviter tout geste susceptible de défaire la difficile unité à laquelle en sont arrivées les grandes puissances. Nous ne devons plus nous payer le luxe de prononcer d'autres discours perfectionnistes.<sup>26</sup>

L'écart de vues était si profond que Mackenzie King refusa de rencontrer Evatt pour discuter avec lui des tentatives des grandes puissances en vue d'obtenir un droit de veto au Conseil de sécurité. Il délégua plutôt celui qui semblait devoir lui succéder, l'imposant et très digne ministre de la Justice, Louis Saint-Laurent. La rencontre fut infructueuse. Evatt vit en Saint-Laurent «un pion qu'on avance pour faire échec à l'Australie» et un simple «laquais des Américains».<sup>27</sup>

Les relations bilatérales demeurent tendues dans la période qui suit immédiatement la fin de la guerre. Cette tension est en partie attribuable à l'influence perturbatrice Evatt qui continue d'irriter les diplomates et les hommes politiques canadiens. Le fait qu'il a réussi à faire valoir les prétentions de l'Australie au siège du «Commonwealth» au premier Conseil de sécurité de l'ONU, en 1946, est particulièrement vexant. Mais surtout, cette tension témoigne de préoccupations fort différentes sur le plan de la sécurité. L'Australie, hantée par le spectre d'un Japon reconstruit, était pressée de voir adopté un règlement de paix qui lui ferait échapper à la menace nipponne. Lors d'une conférence tenue à Canberra en septembre 1947, elle demande à ses partenaires du Commonwealth de faire progresser les négociations en ce sens. Cependant, Ottawa était consterné de voir l'Australie chercher à refaçonner le bloc du Commonwealth. Les velléités de l'Australie allaient vraisemblablement déplaire à Washington, et risquaient de miner la coopération anglo-américaine au moment même où éclatait la guerre froide en Europe. Cette forte divergence d'intérêts régionaux, qui ne fit que s'accroître en 1948 lorsque le Canada commença à participer aux discussions devant aboutir à l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN), diminuait d'autant les possibilités de coopération bilatérale. De fait, vers la fin des années 1940, les relations entre les deux pays étaient à ce point tendues qu'elles devinrent un sujet de plaisanteries à Ottawa. Ainsi, après avoir rencontré la Princesse Elizabeth qui venait de donner naissance au Prince Charles, Lester Pearson confia à son journal qu'il espérait «que le fait d'avoir réussi à faire rire le bébé, alors que [J.B.] Chifley [qui avait succédé à Curtin comme premier ministre] n'y avait pas réussi, n'entraînerait pas une nouvelle détérioration des relations [entre les deux pays].»<sup>28</sup>